

NATHANAËL AU CANADA. UN FAUX PROCÈS DU BON SAUVAGE

Paul Pelckmans

Qu'un plébéien anglo-hollandais du XVII^e siècle se trouve participer à un voyage au long cours n'a sans doute rien de surprenant. Il semble moins anodin que l'unique aventure lointaine de Nathanaël passe par quelques terroirs que les navigateurs de son époque fréquentaient plus rarement que d'autres. Sa première étape rejoint une destination courante; au moment où Nathanaël débarque à la Jamaïque, "il y avait dans le port plusieurs équipages" (OR 907). Le port de Saint-Domingue doit être lui aussi assez fréquenté: Nathanaël, qui ne se soucie pas de rentrer prématurément à Greenwich, y trouve sans problèmes à s'engager "à bord d'une frégate anglaise" (OR 922). Elle appareille pour une équipée exceptionnelle au large de l'Amérique du Nord:

La mer, cet été-là, était presque toujours calme et, dans ces parages, à peu près déserte. (OR 908)

Comment comprendre ce crochet insolite? On pourrait y flairer une manière de chauvinisme: le détour par le Nord rencontre un des plus anciens souvenirs des Monts-Déserts. Le récit, il est vrai, épouse étroitement la perspective de son protagoniste et n'admet donc aucune référence explicite aux entours propres de l'auteur: en 1982, Marguerite Yourcenar, reçue un an plus tôt à l'Académie et désormais bien installée dans son rôle de vedette isolée et lointaine, pouvait raisonnablement escompter que certains rapprochements s'établiraient d'eux-mêmes¹. N'empêche que l'explication paraît superficielle et que le périple canadien de Nathanaël ne se limite pas à cette anecdote: le récit s'attarde ensuite à l'escale forcée de son héros sur l'Île Perdue, qui le retiendra pendant deux ans.

Pareil séjour prolongé ne devait pas faire partie des souvenirs types des vrais matelots de l'Ancien Régime. Aussi me demandé-je si ces pages d'*Un homme obscur* ne s'écriraient pas surtout à partir d'une tradition littéraire. Rénérissant sur un risque réel mais somme toute improbable, la littérature de fiction inspirée par les Grandes Découvertes n'en finissait pas, elle, d'imaginer des installations plus ou moins forcées dans les pays autres. S'agissant de l'Amérique du Nord, on y découvrait alors, dès le XVII^e siècle², les délices d'une vie plus simple, restée proche de la nature. Nathanaël, qui est à certains égards leur descendant, passe en somme par le terroir des Bons Sauvages.

1 Ses fidèles y étaient d'ailleurs aidés par une annonce dans *Les Yeux ouverts*: "Cette histoire [des jésuites du Mont-Désert] sera un bref épisode dans une nouvelle que j'écris en ce moment". (YO 141).

2 Cf. surtout à ce sujet le panorama toujours indépassé de Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1913 (reprint Genève, Slatkine, 1970), pp. 91-220. Pour un aperçu global des fortunes littéraires du bon sauvage, cf. par exemple l'article Wilde, *Der edle* in Elisabeth Frenzel, *Motive der Weltliteratur*, Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, 1988, pp. 830-44.

Marguerite Yourcenar, on s'en doute, est loin de s'aligner sans reste sur cette tradition: en notre fin du XX^e siècle, un écrivain qui fait profession de lucidité se doit plutôt d'en faire le procès. Je voudrais montrer ici combien le décalage qui sépare le détour acadien d'*Un homme obscur* de ces topiques périmées est plus complexe et surtout plus ambigu qu'on ne dirait à première lecture.

L'attrait du vide

S'il s'agissait pour de bon, dans ces pages, d'instruire le procès du vieux topos, l'épisode de l'éphémère communauté jésuite des Monts-Déserts ferait une entrée en matière très appropriée: les relations des missionnaires, les fameuses *Lettres édifiantes et curieuses*, aurait proposé, avant les Philosophes, une première apologie du bon sauvage. Je n'irai pas jusqu'à dire que les quatre mortiers de la frégate anglaise se chargent de liquider ce précédent; l'épisode en tant que tel fait mine d'amorcer un dialogue critique. Pour mieux exalter leurs Indiens, les Pères, tous pourvus d'une solide culture classique, les créditaient volontiers des vertus pastorales de l'âge d'or. La réminiscence virgilienne qui ouvre le périple canadien pastiche ce registre; Marguerite Yourcenar ajoute un mot de commentaire qui semble, au premier regard, exemplairement critique:

Nathanaël se ressouvenait vaguement de bois inviolés au bord de sanctuaires dont parle Virgile, mais ces lieux-ci ne semblaient contenir ni anciens dieux, ni fées ou lutins tels qu'il avait cru parfois en voir dans les bocages de l'Angleterre, mais seulement de l'air et de l'eau, des arbres et des rochers. (OR 908)

"Vaguement", en l'occurrence, n'atteste peut-être pas que la culture indigente de Nathanaël: le propos sur les bois inviolés est un "à la manière de" Virgile³ plutôt qu'une citation précise⁴. Le commentaire déplace, si l'on peut dire, l'intégrité traditionnellement reconnue au bon sauvage. Elle concerne cette fois un paysage réduit à des présences élémentaires. "La vie" y bouge "néanmoins" (OR 908); comme il ne s'agit provisoirement que de présences animales, le texte retrouve un instant les splendeurs antérieures à l'homme du début d'*Archives du Nord*.

Encore n'est-il pas sûr que, devant ce tableau si magnifiquement profane, les missionnaires auraient vraiment froncé les sourcils. Leur dieu n'est pas explicitement récusé; l'Europe moderne est disqualifiée par le biais de ses fées et de ses lutins, contre lesquels la Contre-Réforme et les Eglises protestantes établies militaient de leur côté. Il se pourrait même que cette admiration pour le dépouillement exemplaire du paysage

³ On notera au passage que le quasi-rythme d'alexandrin, avec un e muet à la douzième syllabe, n'isole pas seulement la citation, mais l'approche aussi, autant que faire se peut en français, de l'hexamètre classique.

⁴ Mon collègue Dirk Sacré me signale la source la plus probable, qui rapproche des bois intacts de la demeure d'une déesse: "Proxima Circaeae raduntur litora terrae./ dives inaccessos ubi Solis filia lucos/ assiduo resonat cantu tectisque superbis..." (*Eneide*, VII, 10-12). Marguerite Yourcenar propose une version très abrégée (un "alexandrin" pour trois hexamètres) et ajoute un raffinement personnel: le "bord" entre le bois et le sanctuaire paraît moins anodin que des "litora" qui départagent, sans surprise, la terre et les eaux.

américain provienne en droite ligne... du *Génie du christianisme*. Chateaubriand s'y fait fort, entre autres, de prouver⁵ que les Anciens devaient ignorer la poésie descriptive: leurs paysages ne manquaient jamais de s'encombrer de présences mythologiques toutes plus factices les unes que les autres, dont le monothéisme chrétien aurait purifié le monde. A ce carnaval de Silènes et de Naïades, Chateaubriand oppose, dans un morceau de bravoure qui est resté une page d'anthologie, la majestueuse solitude des forêts du Nouveau-Monde. Nathanaël s'en enchante d'avance...

Les Monts-Déserts: l'édification humaniste

Les précisions sur les Jésuites des Monts-Déserts s'en prennent, si on veut y déceler des visées critiques, à l'esprit missionnaire en tant que tel plutôt qu'à un quelconque mirage primitiviste. Les *Lettres édifiantes et curieuses* aiment évoquer des conversions précieuses et des martyres. Le chef Abénaki et Ange Guertin nous valent des variantes hétérodoxes de ces scénarios consacrés. Le premier bénéficie d'un baptême par surprise, que les Indiens qui le racontent n'ont même pas repéré comme tel; la guérison qui s'est trouvée suivre est plutôt de nature à les confirmer dans leur vue toute magique de l'aspersion. Les missionnaires, s'ils avaient relaté l'événement, y auraient sans doute vu un miracle; Marguerite Yourcenar se contente de noter l'enchaînement chronologique ("depuis"). Encore cette discrète réserve n'a-t-elle rien d'une critique cinglante. On peut sourire de l'habileté des Jésuites à glisser leur sacrement; toujours est-il que son succès inespéré n'engage aucune imposture des prêtres. Pas un mot, dans le bref récit des Indiens, ne donne à penser que les Pères auraient doublé l'eau baptismale de quelque intervention proprement thérapeutique ou que des connaissances médicales supérieures leur auraient fait pressentir avant tout le monde que le chef "immobilisé[...] par une longue maladie" (OR 909) était en voie de guérison.

Le récit de l'agonie d'Ange Guertin cherche à surclasser les prestiges et les émois convenus de la mort dévote. Marguerite Yourcenar leur oppose le spectacle d'une sollicitude humaine d'autant plus exemplaire qu'elle se plie, par respect pour les derniers désirs du mourant, à lire les prières traditionnelles. "Il ne s'agi[t] que de consoler un agonisant" (OR 911). Tant de délicatesse oblige au demeurant à marquer les distances; relisant les psaumes, Nathanaël se dit cette fois que le dieu chrétien est lui aussi étranger à la primitive majesté de l'Amérique:

Nathanaël reconnut des psaumes qu'il avait lu en langue vulgaire dans la Bible de ses parents, mais ils sonnaient étrangement dans cette solitude qui ne savait rien du dieu d'un royaume appelé Israël, ni de l'Eglise Romaine, ni de celles qu'ont fondées Luther et Calvin. (OR 911)

A admirer quand même certaines pages de la Bible, Nathanaël rejoint d'illustres devanciers: les propos émus sur le Christ de la *Profession de foi du vicaire savoyard* sont

5 Cf. *Génie du christianisme*, II^e Partie, Livre IV, Chapitre I.

le prototype de cette inconséquence. La sélection, ici, n'est pas exactement celle de Jean-Jacques:

Certains de ces versets cependant étaient beaux, ceux où il était question de la mer, de vallées et de montagnes, et de l'immense angoisse de l'homme. (OR 911)

Les Philosophes s'exaltaient d'abord devant la sublime morale de l'Évangile. A l'amour du prochain, Marguerite Yourcenar préfère une fois encore la beauté des paysages - et une "angoisse" qui, même si elle est dite "immense", risque de traduire surtout, dans ce contexte, une très élémentaire peur de la mort.

Une charité bien ordonnée et ses connivences

On me dira qu'à défaut de l'apprécier dans la Bible, le Nathanaël de cette scène pratique exemplairement l'amour du prochain. Sans prétendre trancher ici cette question, qui nous entraînerait bien loin, je rappellerai au moins que, dans les récurrences oniriques, qui attestent d'abord que l'épisode a été intensément vécu, Nathanaël finit par bénéficier lui-même des soins exquis prodigués à Ange Guertin. La beauté du moment n'était donc pas dans sa dimension proprement relationnelle. Le soupçon s'impose dès lors que cette belle page promeut une édification de rechange "humaniste" plutôt que vraiment interhumaine.

Celle-ci, qui plus est, n'échappe peut-être pas tout à fait à ce qui est devenu aujourd'hui l'aspect le plus déconcertant des *Lettres édifiantes*. Le zèle missionnaire de l'Ancien Régime se montre, dans ces relations, admirable d'élan et de courage; en vertu d'un syncrétisme devenu entretemps à peu près inimaginable, la cause de Dieu y a presque invariablement partie liée, sans que les Pères semblent s'en inquiéter le moins du monde, avec des ambitions coloniales par définition plus violentes. Les Jésuites des Monts-Déserts ne font pas exception à la règle. Le capitaine anglican de Nathanaël leur reproche à la fois de propager les "simagrées catholiques" et d'être "les émissaires du roi prétendument Très Chrétien" (OR 909); son animosité composite prouve que lui aussi est coutumier de ce type d'amalgame.

Nathanaël se désintéresse de ces litiges. "La haine contre les catholiques ennemis du roi d'Angleterre ne l'habitait pas" (OR 910). Je ne jurerais pas pour autant que son dévouement tout humain soit vraiment plus pur que celui des missionnaires. On serait mal venu à lui reprocher de ne pas s'opposer au projet de son capitaine; il semble plus inquiétant qu'en dépit d'une méritoire "horreur" de principe pour la "violence", la bataille ne tarde guère à l'aspirer:

Nathanaël avait horreur de toute violence, mais l'excitation des hommes manœuvrant les mortiers le gagna; le bruit se répercutait le long des montagnes basses. (OR 909)

Nathanaël participe de même au pillage des "huttes éventrées" (OR 910). Il ne se singularise que par une curiosité insolite:

Il y avait aussi un calepin dans lequel un Jésuite avait entrepris un vocabulaire de la langue indienne, avec à l'encre rouge les équivalents latins. Nathanaël l'empocha, puisque personne n'en aurait voulu[...] (OR 910)

Ce "puisque", qui entérine le droit de prise des agresseurs, est d'une belle inconscience. Nathanaël aurait pu se dire que les Pères réfugiés "dans les bois" (OR 910) finiraient bien, la bourrasque passée, par venir ramasser leurs restes. Dans la même perspective, le charitable mensonge au sujet du dernier message d'Ange Guertin n'était sans doute pas indispensable: comme les Pères devaient connaître l'adresse de leur maison d'Annecy⁶, il aurait suffi de laisser le "feuillet" (OR 911) à quelque endroit bien en vue. Force est donc de conclure que Nathanaël raisonne quelquefois en pirate: il n'imagine que des destructions définitives.

L'île Perdue...

Conformément aux meilleures traditions du roman exotique, Nathanaël arrive à sa seconde escale par le biais d'un naufrage. Marguerite Yourcenar se plaît même à accentuer l'aspect aventureux de l'épisode. La frégate a du mal à retrouver la "petite colonie anglaise établie naguère plus au nord" (OR 912); elle y arrive, à un moment où on envisage déjà de retourner bredouille, par le hasard d'une "saute de vent" (OR 912). Comme les dangers du périple tenaient aux "marées énormes" (OR 912) de l'équinoxe, il ne s'imposait pas, au moment du premier coup d'œil, de parler de "l'île dangereuse". Le texte choisit de recentrer les prestiges du péril autour de sa nouvelle étape.

Toujours est-il que, cette fois-ci, nous sommes bien en plein primitivisme. Il ne s'agit plus pour Nathanaël naufragé de parler latin ou de recueillir des lexiques, mais de réussir une survie élémentaire. Comme pour mieux marquer le contraste avec les Monts-Déserts peuplés de Jésuites, "l'ancien pasteur" du lieu est dit "frappé d'incapacité par un coup de sang" (OR 913). Que ses ouailles ne soient pas à proprement parler des sauvages importe peu: dans le langage de l'Ancien Régime, on les dirait retournés à l'état de nature. Le cas de figure n'est pas inédit; même les protagonistes de *Paul et Virginie* sont tous des Français de souche. Près du Cercle Polaire, le retour devait être moins souriant: les habitants "tir(e)nt à grand-peine du sol leur maigre provende" (OR 916), Nathanaël lui-même s'y sent souvent "harassé par les grosses besognes" (OR 919). Ce qui ne signifie pas que ces colons seraient profondément malheureux. A part Nathanaël, que l'intrigue obligeait de toute façon à faire déguerpir, personne ne désire pour de bon de retourner en Angleterre:

⁶ Le choix peut surprendre. Comme, au début du XVII^e siècle, Annecy faisait encore partie du royaume de Savoie, son séminaire ne fait pas un point de départ très indiqué pour un émissaire du "roi prétendument Très Chrétien". Dans la mesure où l'épisode acadien d'*Un homme obscur* dialogue avec la tradition du bon sauvage, il semblerait tentant de soupçonner dans cette adresse trois fois répétée une référence implicite: c'est à Annecy que Jean-Jacques a vécu ses années de formation auprès de Mme de Warens. Mais cela reste bien hasardeux.

[...] ils affirmaient désirer ce retour; en fait, les notions de patrie et d'appartenance à un maître ne signifiaient plus guère pour eux [...]. Un coureur des bois [...] s'était fixé dans une clairière [...] et n'imaginait pas d'autre endroit où vivre [...]. Deux frères installés dans une petite crique [...] avaient là leurs habitudes; c'est à peine s'ils se souvenaient du village du Norfolk où ils avaient grandi. (OR 913)

Ces vieux s'étaient insensiblement attachés à ce lieu où ils peinaient depuis vingt ans, et eussent redouté un long passage en mer. Les enfants ignorants de tout ne s'imaginaient pas qu'on pût être mieux ailleurs. (OR 914)

Nathanaël se trouve en somme recueilli dans un état de nature prosaïque et laborieux, une harmonie grossière où tout le monde semble *rudement* content; le texte insiste sur de multiples inconforts pour mieux écarter tout soupçon de complaisance. Cette précaution le sort à peine des traditions de l'exotisme primitiviste, qui n'a pas chanté que des Tahiti⁷. Plutôt que de paresse, le mythe du bon sauvage rêve d'abord d'évidence et de simplicité; si rien n'interdit de cumuler les chimères, il s'est toujours trouvé plus d'un auteur pour rappeler que ce confort existentiel obligeait, sous des cieus ingrats, à renoncer à tous les autres. Marguerite Yourcenar, dans ce sens, réitère un coup de barre qui appartient en tant que tel aux canons du genre.

... *ses indigènes*...

Elle paraît plus près de les transgresser quand elle vient à évoquer un moment de vrais sauvages. Aux "Micmacs et [aux] Abenakis qui fréquentaient l'île dans la saison de la pêche" (OR 916), Nathanaël commence par décerner des louanges attendues: il "admire" l'endurance de ces sauvages" (OR 916) et leur "dédain presque total" (OR 917) du superflu. L'engagement écologique de l'auteur montre le bout de l'oreille quand Nathanaël apprécie en outre "leur soin de ne prélever sur le gibier que le strict nécessaire pour apaiser leur faim"(OR 917). L'ethnologie moderne a décrit bon nombre de restrictions rituelles du droit de chasse, qui semblent quelquefois attester un souci implicite des équilibres du milieu. Il est moins sûr qu'un matelot du XVII^e siècle réduit aux communications élémentaires eût pu repérer pareilles prudences⁸.

La suite se fait plus critique. Nathanaël note d'abord que ces Indiens qui se passent si bien du luxe "donn[en]t volontiers le produit d'une pêche pour un vieux couteau" (OR 917); ces échanges disproportionnés sont un texte coutumier des anciens récits de voyage. Il évoque ensuite une "habitude" répugnante:

7 Le mythe édénique de Tahiti date de l'époque où le Capitaine Cook et ses émules croyaient découvrir dans les Mers Australes un îlot paradisiaque miraculeusement préservé des effets délétères de la civilisation. Côté français, le mirage s'impose à partir du best-seller que fut le *Voyage autour du monde* (1771) de Bougainville, auquel Diderot aura ajouté le *Supplément* qu'on sait. Cf. à ce sujet l'alerte synthèse d'Eric Vibart, *Tahiti. Naissance d'un paradis au Siècle des Lumières*, Bruxelles, Eds. Complexe, 1987.

8 Nathanaël aurait même une raison supplémentaire pour ne se douter de rien. Au cours de sa remontée vers le Nord, la frégate avait rencontré "à plusieurs reprises"(OR 908) des Indiens qui cherchaient à troquer, entre autres, "des quartiers de venaison encore sanglants"(OR 908) contre du rhum. Ils avaient dû chasser au-delà de leur faim...

Leur habitude de pisser droit devant eux, où qu'ils se trouvaient, même dans l'intérieur des huttes, était sale, mais il songeait qu'un cheval ou qu'un bœuf, dont ils avaient la tranquille fierté, en eût fait autant. (OR 917)

Pareille impudeur n'est "sale" qu'en vertu d'une convention culturelle, qui pouvait même n'être pas tout à fait acquise à l'époque et dans le milieu de Nathanaël⁹; Marguerite Yourcenar préfère autoriser l'infraction d'une comparaison animale. Le dernier grief, qui est aussi le plus grave, porte sur les fréquentes guerres des Indiens et sur les "épouvantables tortures" (OR 917) qu'ils infligent à leurs prisonniers; loin de les innocenter, le "mais" qui suit les montre cette fois participant d'une commune infirmité humaine:

Mais Nathanaël se souvenait de têtes de suppliciés suspendues à la porte de la Tour de Londres, et pensait que les hommes sont partout des hommes. (OR 917)

Est-ce à dire que ce paragraphe finit par récuser le mythe du Bon Sauvage? Les Indiens partagent ce travers majeur des civilisés qu'est la cruauté guerrière; cela ne les empêche toujours pas d'avoir aussi des vertus, qui semblent moins partagées. La "tranquille fierté", amenée par un trait de mœurs un peu particulier, n'est pas tellement loin de l'évidente simplicité qui caractérisait l'homme de la nature. Le constat "que les hommes sont partout des hommes" fait mine de dissiper bien des mirages; reste qu'il se *juxtapose* sans les annuler aux traits positifs qui précèdent. Je serais dès lors tenté de soupçonner certaine analogie avec le rôle du paragraphe lui-même dans le contexte global de l'épisode. Les Micmacs et les Abenakis sont des passants du petit monde où Nathanaël vit sa vraie expérience primitiviste; à les apprécier de façon nuancée, Marguerite Yourcenar fait acte de lucidité.

... *et ses colons*

Aux colons anglais, Marguerite Yourcenar fait mener une vie élémentaire, allégée de toutes complications inutiles:

Les notions de patrie et d'appartenance à un maître ne signifiaient plus guère pour eux; cette pauvre île dont le nom ne se trouvait pas même sur les cartes semblait revenue au temps où elle n'appartenait à personne. (OR 913)

Le retour n'aboutit pas, en l'occurrence, à instaurer une communauté "naturelle". Les "sept ou huit feux" (OR 912) qui restent de la "petite colonie anglaise" (OR 912) ne forment pas un village; les huttes sont assez éloignées les unes des autres pour que "les vagues sentiers" qui les relient aient besoin d'être "marqués çà et là par de petits tas de pierres" (OR 913). Cet habitat dispersé n'exclut pas forcément toute cohésion sociale; on a pourtant l'impression que les familles vivent repliées sur elles-mêmes. Ne les rapproche que leur animosité commune contre la "famille d'une dizaine de personnages"

9 Cf. par exemple Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Levy, 1973, chap.V, 1, pp. 213-35 (Livres de Poche Pluriel 8312).

qui "s'isol[e] au nord près d'un long banc de sable" (OR 913). Hostilité d'autant plus significative qu'elle ne paraît pas très motivée: en ces parages "à peu près désert[s]" (OR 908), "ces gens-là" ne doivent pas avoir souvent l'occasion de faire "métier de naufrageur" (OR 913). Les autres, qui plus est, ne sont pas trop fondés à s'en formaliser: lors du naufrage qui amène Nathanaël, personne ne dédaigne de se servir¹⁰. "L'ancien pasteur" écarté par son "coup de sang" (OR 913), personne, sur l'île, ne semble plus assumer quoi que ce soit qui ressemble à un office public: les "deux frères" qui "écoul[e]nt" (OR 913) du sel de mer et des peaux tannées pouvoient sans doute à des besoins vitaux mais se conduisent en simples marchands.

"Les deux vieux" (OR 914) qui recueillent Nathanaël se disent qu'il fera un mari tout indiqué pour leur fille. La vieille elle-même est "originaire de La Rochelle, recueillie là après le naufrage d'une barque" (OR 913). Pour autant qu'on puisse généraliser à partir de deux exemples — mais le texte ne raconte aucun autre mariage —, les familles de l'île ne sont apparemment pas très enclines à s'allier entre elles. Le trait n'est pas incident: l'échange matrimonial est depuis toujours un souci anthropologique majeur, que les sociétés traditionnelles tenaient à régler méticuleusement parce qu'il retrempe sans cesse la cohésion communautaire¹¹. Chez les colons, rien ne va plus: il a suffi de "quelque vingt ans" (OR 913) pour que ces ménages, qui ont commencé par oublier leur lointain roi d'Angleterre, ne cherchent déjà plus à se rejoindre.

Le texte s'étonne peu de cette si rapide désagrégation, qui apparaît plutôt comme une évolution naturelle. Pour un peu, la famille qui recueille Nathanaël renchérrait même sur la diaspora: l'indifférence la fissure aussi du dedans. Personne ne s'est soucié de donner un nom au "garçon simple d'esprit" (OR 913); plus tard, "les vieux exig[e]nt sans cesse", en dépit de symptômes rien moins qu'imperceptibles, que Foy malade prenne "sa part de travail" (OR 917). La mort de la jeune femme ne doit pas les laisser indifférents; je ne reprocherai pas au "vieux" de se "distrai[re] de son chagrin en creusant la fosse" (OR 917) puisque telle est depuis toujours une fonction majeure de toutes liturgies funèbres. Le geste sauvage qui interrompt le travail n'en a pas moins un sens troublant:

Il aperçut une taupe dérangée dans son gîte souterrain et la coupa sauvagement en deux d'un coup de pelle. Sans que Nathanaël sût pourquoi, la mémoire de Foy et celle de cette bestiole assassinée restèrent à jamais liées l'une à l'autre. (OR 917)

Foy aussi a été quelque peu "assassinée" par l'acharnement à la faire travailler...

Nathanaël lui-même, en dépit de son mariage, ne s'intègre pas non plus à son nouveau foyer. Passe encore que le mariage ne se trouve précédé par aucun semblant d'élection

¹⁰ Cette projection d'une faute très partagée fait penser à des analyses célèbres sur le mécanisme du bouc émissaire, où René Girard voudrait voir le point de départ de toutes institutions sociales. A vrai dire, rien n'indique que l'hostilité commune contre les naufrageurs rapproche les colons entre eux.

¹¹ On sait comment, pour Claude Lévi-Strauss, l'universel tabou de l'inceste cherche précisément à prévenir certain repli des familles, qui, s'il se généralisait, ferait éclater toutes cohésions plus larges. Cf. *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF, 1949.

amoureuse: ce prosaïsme ressortit à la fois aux mœurs de l'Ancien Régime et à l'honnête simplicité d'un état de nature. Il importe plus que, tout au long de son séjour, Nathanaël ne confie à personne ses émois les plus délicats:

Il ne parla à personne de cette rencontre [avec l'ours], comme s'il y avait eu entre l'animal et lui un pacte [...]. Il ne parla pas non plus du renardeau rencontré dans une clairière [...]. Il n'avait personne à qui confier ces sentiments-là, pas même Foy. (OR 915-16)

Après la mort de Foy, Nathanaël pense tout de suite à retourner en Europe. Le départ est d'abord retardé par le manque d'occasions et certaine "pitié [à l'égard] du vieux et de la vieille" (OR 918), qu'il s'agirait d'abandonner. Dès le printemps suivant, le "dégoût" pour "les alentours" sordides "de la hutte" (OR 919) l'emporte: le paysage, une fois de plus, s'avère plus décisif que le rapport humain. Nathanaël profite donc de la première "occasion de fuir" (OR 919). Il s'échappe par surprise, sans un mot d'explication ou d'adieu pour des gens qui, même si ce n'est pas pour le seul "amour du prochain" (OR 914), lui ont toujours sauvé la vie. Au dernier regard, ces partenaires de deux ans semblent perdre toute qualité humaine:

Les vieux, debout sur le seuil, ahuris par ce départ imprévu, gesticulaient comme des pantins; le petit, sans s'apercevoir de rien, continuait à s'ébrouer comme un poulain dans l'herbe. (OR 919)

L'intrigue, assurément, imposait ce retour. Il rendrait un autre son si Nathanaël s'y décidait avec plus de déchirements — ou si, comme on l'imagine très bien dans une anecdote analogue de facture traditionnelle, il avait quitté l'île après y avoir enterré deux nobles vieillards qu'il aurait aimés comme un fils.

Le Bon Sauvage comme individu

Cette érosion générale de l'interhumain rejoint, je crois, une ambiguïté essentielle du mythe du Bon Sauvage. Le rêve de remonter en deçà de la civilisation a pu se profiler occasionnellement dès l'aube de la civilisation elle-même; il gagne une nouvelle actualité au début des Temps Modernes. C'est qu'il ne correspond plus seulement alors à des lassitudes qui, en qualité d'humeurs passagères, doivent être de tous les temps: dans la mesure où toute civilisation est aussi un programme social, autant dire un encadrement, le projet de sécession radicale se trouve désormais consonner avec les nouvelles impatiences de l'*individualisme* moderne. Le retour à la nature paraissait soudain plus attrayant de secouer les pesanteurs du social. La révolte contre ces dernières, toutefois, n'allait pas sans repentirs; aussi se contentait-on volontiers de toutes sortes de compromis. L'un d'eux consistait à suggérer que les Bons Sauvages s'entendaient dans le cadre moins pesant d'une société naturelle. Marquées au coin du seul bon sens, les règles de ces communautés élémentaires paraissaient incomparablement moins contraignantes que les hiérarchies compliquées de l'Ancien Régime.

La place manque pour nous étendre à souhait sur l'essentielle insociabilité du Bon Sauvage et ses divers tempéraments¹². Le constat s'impose de toute façon que l'épisode primitiviste d'*Un homme obscur* ne s'en prend en fait qu'à ces derniers; les dédaignant ostensiblement, Marguerite Yourcenar assure à son texte une allure critique qui l'ajuste aux réticences quasi instinctives de son public. *La postulation essentielle du mythe n'en sort pas même ébréchée*. Nathanaël, sur son île, se contente, comme pouvait le faire le plus autarcique des Bons Sauvages¹³, du seul voisinage de la nature. Il en sort au plus pour les ardeurs de sa lune de miel: dans le roman de notre époque, l'érotisme est devenu lui aussi une nécessité première.

Aussi les regrets après la mort de Foy, qu'il aurait été révoltant de supprimer tout à fait, glissent-ils constamment vers le lyrisme naturiste:

C'était le moment où les forêts grillées par l'été formaient des masses rouges, violacées, ou jaunes comme l'or. Nathanaël se disait que les reines pour lesquelles on drape dans les églises de Londres avaient des obsèques moins belles que celles-là. (OR 917)

Si toute comparaison est boiteuse, celle-ci néglige le fait évident qu'à la différence des obsèques royales les splendeurs de l'automne acadien n'ont strictement rien à voir avec la mort de Foy. On ose à peine noter que, là encore, c'est l'aspect relationnel des fastes qui se trouve traité en quantité négligeable. Le paragraphe passe ensuite à l'incident de la taupe coupée en deux; Nathanaël la mettra à jamais sur le même plan que la chèvre disparue. Deux pages plus loin, il associe son souvenir de la morte à une propriété curieuse de l'herbe-douce dont il se sert pour tresser des corbeilles: sa vertu

est d'exhaler à nouveau, quand le temps tourne à la pluie, l'odeur qui a été sienne des mois, parfois des années plus tôt, lorsqu'elle était encore verte et fraîche au bord des cours d'eau. Nathanaël pensait que c'était presque comme si cette herbe avait une mémoire; à lui aussi, il suffisait de peu de chose, de socques abandonnées dans un coin, d'un rai de soleil sous la porte, d'une averse

12 Rappelons seulement quelques articulations essentielles du *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755). La *Première Partie* du *Discours* déduit d'abord un homme de la nature essentiellement solitaire:

Quoiqu'il en soit de ces origines, on voit du moins, au peu de soin qu'a pris la Nature de rapprocher les hommes par des besoins mutuels, et de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu préparé leur Sociabilité, et combien elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait, pour en établir les liens. En effet, il est impossible d'imaginer pourquoi dans cet état primitif un homme aurait plutôt besoin d'un autre homme qu'un singe ou un loup de son semblable. (Rousseau, *Oeuvres complètes*, t. 3, Paris, Gallimard, 1964, p. 151)

La suite immédiate atténue cette suffisance en dotant l'homme de la nature d'une pitié instinctive pour ses semblables. La *Deuxième Partie* propose un compromis plus surprenant encore. Après avoir défini l'origine de l'inégalité, qui instaure aussi les sociétés "artificielles", comme la catastrophe majeure de l'histoire, Jean-Jacques la fait aboutir d'abord à une sociabilité primitive qui semblerait presque préférable à l'état de nature lui-même:

Ce période du développement des facultés humaines, tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif et la pétulante activité de notre amour-propre, dut être l'époque la plus heureuse et la plus durable[...]. L'exemple des Sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point semble confirmer que le Genre Humain était fait pour y rester toujours, que cet état est la véritable jeunesse du monde... (*ib.*, p. 171)

13 On se souvient des "mais" du paragraphe sur les Indiens. L'analogie avec le cheval et le boeuf les innocente, l'évocation de "la Tour de Londres"(OR 917) les confond dans une commune indignité humaine. Nous pouvons ajouter maintenant que la "tranquille ficité" (OR 917) qu'amène la première comparaison atteste en fait une souveraine indifférence aux répulsions d'autrui.

tambourinant sur les combles, pour lui rendre la douceur des premiers temps avec Foy. (OR 918-19)

La légèreté de ces occasions — "il suffisait de peu de chose..." — pourrait indiquer l'intensité d'un deuil lancinant. Le contexte impose de relever plutôt la disponibilité d'une mémoire qui retrouve sans peine le temps perdu. Le texte, au demeurant, retourne tout de suite à sa rhétorique de la franchise:

Sauf à ces instants-là, harassé qu'il était par les grosses besognes, il n'y pensait plus. (OR 919)

Réminiscences

La seconde escale acadienne d'*Un homme obscur* dédaigne si bien l'exotisme de pacotille et les teintes idylliques qu'on est tenté, à première lecture, d'y lire certain procès de tout un romantisme primitiviste. En fait, Marguerite Yourcenar n'en rejette que les oripeaux; elle préserve le mirage fondamental d'une suffisance solitaire, qui se contenterait de communier avec la nature. Les réminiscences acadiennes de la suite du récit n'ont même pas toujours¹⁴ cette sobriété. Ces brèves complaisances confirment du coup le voisinage paradoxal et dissimulé que nous cherchons ici à cerner.

La rapidité des réminiscences imposait de nommer le site. Au moment de présenter la petite colonie, Marguerite Yourcenar parle vaguement d'une île "dont le nom ne se trouvait pas même sur les cartes" (OR 913); tant que Nathanaël y demeure, le récit garde la même réserve, l'espace primitiviste restant aussi anonyme que le frère arriéré de Foy. Comme, pour faire bref, rien ne vaut un nom propre, le souvenir préfère, par la suite, parler de l'Île Perdue. Nom étrange à bien des égards: l'île ne se trouve pas en pleine mer, elle est "située à l'embouchure de la rivière Sainte-Croix" (OR 912); même au temps des cartes approximatives, cela devait faire un endroit assez facile à repérer. Il semble plus surprenant encore que le baptême ait été le fait des colons eux-mêmes¹⁵, qui auraient dès lors adopté une dernière fois la perspective de leur patrie oubliée. N'importe quelle vieille carte aurait suffi à suggérer une série de désignations plus vraisemblables; le texte préfère le lyrisme facile de l'ailleurs absolu.

Le souvenir se laisse aller à d'autres enjolivements. Pour ces évocations sommaires, la nature de l'île paraît pleinement intacte; il aurait fallu faire le détail pour rappeler aussi "les alentours de la hutte tellement foulés au pieds que l'herbe n'y poussait plus" (OR 919). Ailleurs, on glisse vers un registre idyllique; tout se passe alors, conformément à une formule très éprouvée, comme si la présence de Foy avait été le charme décisif de l'Île Perdue. Au moment de la pire déception, quand il vient de découvrir la trahison de Saraï, Nathanaël se souvient de "deux ans de dure vie et de naïf amour"; il les voit alors,

14 Ce qui ne signifie pas que tout esprit critique disparaîtrait. Ainsi, le bref engouement du cercle de Monsieur Van Herzog pour les voyages de Nathanaël débouche sur des malentendus et des fabulations grotesques (pp. 955-57).

15 Cf.: "l'île que ses habitants appelaient l'Île Perdue" (OR 945).

le contraste aidant, comme "le plus beau temps de sa vie" (OR 945). Où la ferveur, que souligne le rythme d'alexandrin, va jusqu'à étirer la chronologie: pour autant que l'épisode acadien se prête à ces calculs, le mariage de Nathanaël aurait duré plutôt des tout premiers jours du printemps "au début d'octobre" (OR 917) suivant.

Le remaniement le plus marqué concerne la mort de Foy. Sur le moment même, la jeune malade semble très angoissée; son "jeune mari" (OR 916) se montre surpris qu'elle ait fini par "pass[er] très vite et presque sans peine" (OR 917). Sur son île frissonne, Nathanaël se souvient encore qu'"il n'avait pu ni soulager ni rassurer Foy" (OR 992); dans un autre contexte, il lui attribue une mort très apprivoisée. Il s'agit alors de relativiser les traditionnelles consolations religieuses, dont les apologistes faisaient grand cas; tout se passe donc comme si cette bonne sauvagette restée proche de la nature avait su mourir tranquille sans s'appuyer de ces simagrées:

Foy, elle, avait innocemment vécu et cessé de vivre sans plus de religion que n'en ont l'herbe et l'eau des sources. (OR 929)

La référence à "l'herbe et [à] l'eau des sources" donnerait à penser que l'agonisante se passait aussi bien de son mari que de Dieu. Un individualisme conséquent doit, à l'occasion, savoir s'exclure des plus belles réussites de ses partenaires.